

M. Rinfret est un écrivain chez qui la sagesse des pensées et la profondeur des observations n'ont pas attendu le nombre des années. Il suffit de le lire pour s'en convaincre. Ses écrits ont été vite remarqués non seulement au Canada, mais aussi en France.

Son étude sur Crémazie a eu l'honneur d'être analysée et louée par de fins critiques français, et son appréciation du fameux livre de Siegfried sur le Canada nous a révélé que nous avions ici un véritable maître de la critique, portant des jugements impartiaux sur les œuvres et les choses.

L'étude que M. Fernand Rinfret consacre à M. Louis Fréchette sera lue avec avidité par tous les amis de la littérature, car elle est la première du genre qui ait encore été écrite sur l'auteur de la "Légende d'un peuple".

La plaquette Louis Fréchette compte 138 pages et est en vente au prix de 25 cents, cher l'éditeur, M. J.-E. Prévost, à Saint-Jérôme, dans les principales librairies de Montréal, de Québec et d'Ottawa.

Propos d'Etiquette

D. — Doit-on ôter ses gants pour manger des gâteaux à un five o'clock tea ?

R. — Non.

D. — A un souper de bal, est-il permis à une jeune fille d'enlever ses gants ?

R. — Oui, à condition qu'elle les remette pour la danse qui suit le réveillon.

D. — Quand une personne entre dans un salon où il y a déjà des visiteurs, ceux-ci doivent-ils se lever, à son entrée ?

R. — Cela dépend, si la personne qui entre est une femme et que les visiteurs déjà installés soient des hommes, ils doivent se lever et ne s'asseoir que lorsque la maîtresse de maison et la visiteuse se sont assises elles-mêmes. Dans les autres cas, il n'y a que la maîtresse de maison qui se lève pour saluer le visiteur ou la visiteuse.

Lady Etiquette

Madame Curie

Vous auriez été surpris, n'est-ce pas, que M. Bergeret n'assistât point à la première leçon de sa nouvelle collègue, Mme Curie. Il était assis au premier rang de l'amphithéâtre, entre M. Appell, le doyen de la faculté des sciences, et son ancien élève Jean Perrin, qui aujourd'hui, est lui-même professeur à la Sorbonne. Et, tandis que les auditeurs, accourus en foule, mais en foule silencieuse et recueillie, remplissaient peu à peu la salle aux fenêtres voilées comme une chambre mortuaire, M. Bergeret nous dit de sa voix douce :

— Voici vraiment ce triomphe de la femme, qu'ont pareillement chanté les poètes Victor Hugo et Gaston Deschamps. La femme va triompher ici tout à l'heure comme il sied, sans tapage, sans appareil, avec la plus exquise modestie. Voyez : c'est à peine si l'on compte une demi-douzaine de journaliste dans ce coin, et il n'y a pas un seul photographe.

— Rien ne sera plus simple, en effet, que cette cérémonie, dit M. Appell, tirant une lettre de sa poche. Le recteur m'écrit que le ministre de l'instruction publique, dont la présence est indispensable à la Chambre, regrette bien vivement de ne pouvoir, comme il se l'était promis, prendre place avec nous sur ce banc d'écolier, pour rendre hommage à Mme Pierre Curie. M. le recteur lui-même est retenu au ministère par la séance d'une commission qu'il préside. D'ailleurs, Mme Curie m'a exprimé le désir qu'il n'y eût aucune installation officielle. Elle continue le cours de son mari, très simplement. Elle va le reprendre exactement au point où il l'a laissé, et, soyez-en sûrs, elle prononcera juste les mots nécessaires pour achever la phrase que la mort imbécile a coupée sur ses lèvres...

— En dépit de ces apparences discrètes, observa M. Bergeret, c'est pourtant une grande victoire féministe que nous célébrons en ce jour.

Car, si la femme est admise à donner l'enseignement supérieur aux étudiants des deux sexes, où sera désormais la prétendue "supériorité" de "l'homme mâle" ? En vérité, je vous le dis : le temps est proche où les femmes deviendront des êtres humains.

♦ ♦ ♦

M. Bergeret en était là de son propos, quand la petite porte du fond s'ouvrit, et Mme Curie gagna rapidement sa "chaire". Oh ! la minute inoubliable ! Une robe noire qui glisse, deux mains pâles, maigres et promptes, un grand front bombé, comme en ont les Vierges de Memling, c'est tout ce que nous voyons d'elle..... Et, d'ailleurs, on la voit mal : est-ce la faute du gaz qui n'éclaire plus ? Ou de la buée soudaine qui brouille nos prunelles ?

On applaudit longtemps, le temps de laisser passer un peu son émotion ; et quand les bravos ont cessé, Mme Curie se penche, et ses lèvres ont un léger frémissement. Qu'est-ce qu'elle va dire ? Parler de "lui" ? Remercier le ministre ? la faculté ? Non, elle commence ainsi, d'une voix nette, limpide, tout unie :

"Quand on envisage les progrès faits par les théories de l'électricité depuis le commencement du dix-neuvième siècle....."

O exorde "ex abrupto", d'une austerité incomparable ! Qu'est-ce qu'il y a donc de si poignant dans ces premières syllabes, pour que toutes les femmes qui sont là — voire les hommes — éprouvent le besoin de s'essuyer les yeux ?

Mais voici qu'elle nous parle avec une froide précision, des atomes d'électricité, des "ions" positifs et négatifs. Maintenant on peut la regarder plus à loisir. Faites la synthèse de toutes les femmes que Carrières a peintes, et vous aurez Mme Curie. Tout en elle est effacement, simplicité, réserve. La chevelure abondante est roulée en paquet derrière la tête, réduite au minimum ; sur la robe, sur le corsage, sur le châle, rien qui arrête les yeux, rien qui révèle un souci de femme — rien qu'une forme, mince, étriquée, qui laisse une im-